

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Disposition de la recollection (55 poèmes).

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 55 révisée et augmentée le 21/09/25.

SCÈVE	1544	DU BELLAY	1569
1) <i>Fortune forte...</i>	1550	14) <i>Comme de fleurs...</i>	1573
DU BELLAY		DESPORTES	
2) <i>Ô fleuve heureux...</i>	1551	15) <i>Vos yeux, belle Diane...</i>	1574
DES AUTELS		JODELLE	
3) <i>Jadis d'amour...</i>	1552	16) <i>J'aime le vert laurier...</i>	
RONCARD		17) <i>Quel heur Anchise à toi...</i>	
4) <i>Ciel, air, et vents...</i>	1554	18) <i>Comme un qui s'est perdu...</i>	
TAHUREAU		19) <i>Quand ton nom je veux feindre...</i>	
5) <i>En quel fleuve aréneux...</i>	1555	20) <i>Sapphon la docte Grecque...</i>	
PELETIER		21) <i>Myrrhe brûlait jadis...</i>	
6) <i>Celui qui fait...</i>		22) <i>Ne les a-ton pu donc découvrir...</i>	
BAIF		GOULART	
7) <i>Est-ce cet œil riant...</i>		23) <i>Laisse-moi mon Seigneur...</i>	1576
LA PÉRUSE		CHANTELOUVE	
8) <i>CASSANDRE vit...</i>		24) <i>Si Seine qui fais...</i>	
PASQUIER		LE LOYER	
9) <i>Qui voudra faire...</i>		25) <i>Ma nef s'en va flottant...</i>	1577
10) <i>Ô nuits, non nuits...</i>	1557	DU PRÉ	
MAGNY		26) <i>Rien n'est vu permanent...</i>	1578
11) <i>Que verrez-vous mes yeux...</i>	1560	LA BODERIE	
D'ESPINAY		27) <i>Les Antiques du doigt...</i>	
12) <i>Or désormais...</i>	1565	DU BARTAS	
BELLEAU		28) <i>Le vent d'Austre qui rompt...</i>	
13) <i>Amour étant lassé...</i>		HESTEAU	
		29) <i>L'impudent Ixion...</i>	

1579

PONTOUX

30) *Les belles fleurs...*

LE LOYER

31) *Doux est l'ébat...*

BOYSSIÈRES

32) *Apollon radieux...*

33) *Au Ciel, en l'air, en l'eau...*

34) *La Lionne, la Chienne...*

1581

COURTIN

35) *Le trésor crépelu...*

1582

DU MONIN

36) *Le printanier émail...*

1583

LA JESSÉE

37) *Le tiède flair...*

38) *Le jeune Cerf navré...*

39) *Que n'ai-je les accords...*

40) *Et des plus beaux cheveux...*

41) *Quand ce fâcheux Héros...*

BLANCHON

42) *Si ma plume pouvait...*

CORNU

43) *Les cheveux ondelés...*

1585

DU MONIN

44) *Le ruisseau chamarrant...*

DU BUYS

45) *Comme on ne compte point...*

HABERT

46) *J'admire l'or ondé...*

1587

CHANDIEU

47) *Le beau du monde s'efface...*

48) *Le monde est un jardin...*

1600

VERMEIL

49) *Belle, je sers vos yeux...*

1601

VATEL

50) *J'aime l'oiseau qui fait...*

1605

NERVÈZE

51) *Je vous perds beaux cheveux...*

1618

BERNIER DE LA BROUSSE

52) *Le Ciel n'a point...*

1620

CERTON

53) *Pour vous mes Satyreaux...*

54) *Par mon chemin...*

1622

LOPE DE VEGA (LANCELOT, trad.)

55) *Tous les ruisseaux ouverts...*

SCÈVE, Maurice, *Délie. Objet de plus haute vertu*, Lyons, Sulpice Sabon, 1544, dizain CXVI, [CVII] p. 52 [recollection : 10 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609581h/f56>>

Texte modernisé

Fortune forte à mes vœux tant contraire
 Ôte-moi tôt du milieu des Humains.
 Je ne te puis à mes faveurs attraire :
 Car ta Dame a ma roue entre ses mains.
 Et toi, Amour, qui en as tué maints :
 Elle a mon arc pour nuire, et secourir.
 Au moins toi, Mort, viens à coup me férir :
 Tu es sans Cœur, je n'ai puissance aucune.
 Donc (que crains-tu ?) Dame, fais-moi mourir,
 Et tu vaincras, Amour, Mort, et Fortune.

Texte original

Fortune forte a mes vœutz tant contraire
 Oste moy tost du mylieu des Humains.
 Ie ne te puis a mes faueurs attraire:
 Car ta Damø à ma rouø entre ses mains.
 Et toy, Amour, qui en as tué maintz:
 Ellø à mon arc pour nuire, & secourir.
 Aumoins toy, Mort, vien acoup me ferir:
 Tu es sans Cœur, ie n'ay puissance aulcune.
 Donc (que crains tu?) Dame, fais me mourir,
 Et tu vaincras, Amour, Mort, & Fortune.

1550

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive augmentée*, Paris, Gilles Corrozet et Abel L'Angelier, 1550, sonnet LXXVII, f° D4r° [recollection : 13-14 > 1-7].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8617180c/f61>>

Texte modernisé

Ô fleuve heureux, qui as sur ton rivage
De mon amer la tant douce racine,
De ma douleur la seule médecine,
Et de ma soif le désiré breuvage !
Ô roc feutré d'un vert tapis sauvage !
Ô de mes vers la source cabaline !
Ô belles fleurs ! ô liqueur cristalline !
Plaisirs de l'œil, qui me tient en servage.
Je ne suis pas sur votre aise envieux,
Mais si j'avais pitoyables les Dieux,
Puisque le ciel de mon bien vous honore,
Vous sentiriez aussi ma flamme vive,
Ou comme vous, je serais fleuve, et rive,
Roc, source, fleur, et ruisseau encore.

Texte original

*O fleuuë heureux, qui as sur ton riuage
De mon amer la tant douce racine,
De ma douleur la seule medicine,
Et de ma soif le desiré bruuage!
O roc feutré d'vn verd tapy sauuage!
O de mes vers la source cabaline!
O belles fleurs! ô liqueur cristaline!
Plaisirs de l'oeil, qui me tient en seruage.
Ie ne suis pas sur vostrë aisé enuieux,
Mais si i'auoy' pitoyable les Dieux,
Puis que le ciel de mon bien vous honnore,
Vous sentiriez aussi ma flamme viue,
Ou comme vous, ie seroy' fleuuë, & riue,
Roc, source, fleur, & ruisselet encore.*

DES AUTELS, Guillaume, *Répliques..., avec la suite du Repos*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1551, *La Suite du Repos*, pp. 97-98 [recollection : 14 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70052n/f97>

Texte modernisé

De la force d'Amour, aux Poètes.
 Jadis d'amour le sujet tant louable
 Pour la beauté querelleuse d'Hélène,
 Des vers sortir fit de la Grecque veine,
 Qui jusqu'ici triomphe sans semblable.
 L'espoir trompé de Dido misérable
 Le style enfla de la Muse Romaine :
 Et Laure peinte en beauté plus qu'humaine
 Rend le Poète Étrusque émerveillable.
 La France jà fière de sa Délie
 Se vante d'être égale à l'Italie,
 Oyant chanter si haut d'Amour les peines.
 Mais quand l'instinct des Muses tel j'aurais
 Que j'ai d'Amour, Montcenis tu ferais
 Taire Lyon, Florence, Rome, Athènes.

Texte original

De la force d'Amour, aux Poètes.
Jadis d'amour le subiet tant louable
Pour la beauté quereleuse d'Heleine,
Des vers sortir fit de la Grecque veine,
Qui iusqu'icy triomphe sans semblable.
L'espoir trompé de Dido miserable
Le style enfla de la Muse Romaine:
Et Laure peinte en beauté plus qu'humaine
Rend le Poète Ethrusque esmerueillable.
La France ia fiere de sa Delie
Se vante d'estre egale à l'Italie,
Oyant chanter si haut d'Amour les peines.
Mais quand l'instinct des Muses tel i'aurois
Que i'ay d'Amour, Montcenis tu ferois
Taire Lyon, Florence, Romme, Athenes.

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, Sonnets, p. 33
[recollection : 12-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f45>>

Texte modernisé

Ciel, air, et vents, plains, et monts découverts,
Tertres fourchus, et forêts verdoyantes,
Rivages torts, et sources ondoyantes,
Taillis rasés, et vous bocages verts,
Antres moussus à demi-front ouverts,
Prés, boutons, fleurs, et herbes rousoyantes,
Coteaux vineux, et plages blondoyantes,
Gâtine, Loir, et vous mes tristes vers :
Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,
À ce bel œil, l'Adieu je n'ai su dire,
Qui près et loin me détient en émoi :
Je vous suppli', Ciel, air, vents, monts, et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines,
Antres, prés, fleurs, dites-le-lui pour moi.

Texte original

*Ciel, air, & vents, plains, & montz descouuers,
Tertres fourchuz, & forestz verdoyantes,
Riuages tortz, & sources ondoyantes,
Tailliz razez, & vous bocages verds,
Antres moussus a demyfront ouuers,
Prez, boutons, fleurs, & herbes rousoyantes,
Coustaux vineux, & plages blondoyantes,
Gastine, Loyr, & vous mes tristes vers:
Puis qu'au partir, rongé de soing & d'ire,
A ce bel œil, l'Adieu ie n'ay sceu dire,
Qui pres & loing me detient en esmoy:
Ie vous supply, Ciel, air, ventz, montz, & plaines,
Taillis, forestz, riuages & fontaines,
Antres, prez, fleurs, dictes le luy pour moy.*

1554 [1574]

TAHUREAU, Jacques, *Sonnets, Odes et Mignardises amoureuses de l'Admirée*, Poitiers, Marnef et Bouchet frères, 1554, [*Les Poésies de Jacques Tahureau*, Paris, Nicolas Chesneau, 1574, f° 67v°] [recollection : 12-13 > 1-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8710535h/f156>>

Texte modernisé

En quel fleuve aréneux jaunement s'écoulait
L'or qui blondit si bien les cheveux de madame ?
Et du brillant éclat de sa jumelle flamme,
Tout astre surpassant, quel haut ciel s'emperlait ?
Mais quelle riche mer le corail recelait
De cette belle lèvre, où mon désir s'affame ?
Mais en quel beau jardin la rose qui donne âme
À ce teint vermeillet, au matin s'étalait ?
Quel blanc rocher de Pare, en étoffe marbrine
A tant bien montagné cette plaine divine ?
Quel parfum de Sabée a produit son odeur ?
Ô trop heureux le fleuve, heureux ciel, mer heureuse,
Le jardin, le rocher, la Sabée odoreuse,
Qui nous ont enlustré le beau de son honneur.

Texte original

*En quel fleuve areneux iaunement s'escouloit
L'or qui blondist si bien les cheueux de madame?
Et du brillant esclat de sa iumelle flame,
Tout astre surpassant, quel haut ciel s'emperloit?
Mais quelle riche mer le coral receloit
De ceste belle leure, où mon desir s'affame?
Mais en quel beau iardin la rose qui donne ame
A ce teinct vermeillet, au matin s'estalloit?
Quel blanc rocher de Pare, en estoffe marbrine
A tant bien montagné ceste plaine diuine?
Quel parfum de Sabee a produit son odeur?
O trop heureux le fleuve, heureux ciel, mer heureuse,
Le iardin, le rocher, la Sabee odoreuse,
Qui nous ont enlustré le beau de son honneur.*

PELETIER DU MANS, Jacques, *L'Amour des Amours*, Lyon, Jean de Tournes, 1555, sonnet
XV, p. 20 [recollection : 14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k708389/f21>>

Texte modernisé

Celui qui fait aux champs le labourage
 Craint bien souvent les signes pluvieux :
 Les Mariniers, et même les plus vieux,
 Par l'Orion ont grand'peur de l'orage :
 Qui veut bâtir long et pénible ouvrage
 Doute l'effort du Temps oblivieux :
 Au prétendant, l'ennemi envieux
 Fait mainte fois rabaisser le courage :
 Moi qui m'attends cueillir fruit de ma peine,
 Et qui ma Nef ai mise en la Mer pleine :
 Qui sus Amour veux faire une forteresse,
 Et qu'à cela mon seul désir convie,
 Ne crains que vous, qui m'êtes plus maîtresse
 Que l'air, que l'eau, que le temps et l'envie.

Texte original

*Celui qui fèt aus chans le labouragè
 Creint bien souuant les sinès pluuièus:
 Les Mariniers, e mêmè les plus vieus,
 Par l'Orion ont grand' peur dè l'oragè:
 Qui veût bâtir long e peniblè ouuragè
 Doutè l'efort du Tans obliuieus:
 Au pretendant, l'annèmi anuieus
 Fèt meintèfoès rabèsser le couragè:
 Moè qui m'atàn keulhir fruit dè ma peiné,
 E qui ma Nef è misè an la Mer pleiné:
 Qui sus Amour veù fèrè vnè fortrèssè,
 E qu'a cèla mon seul dèsir conuie,
 Nè crein què vous, qui m'ètès plus mètrèssè
 Què l'èr, què l'eau, què le tans e l'anuiè.*

BAÏF, Jean Antoine de, *Quatre Livres de l'Amour de Francine*, Paris, André Wechel, 1555, livre I, f° 12r° [recollection : 12 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k700906/f24>>

Texte modernisé

Est-ce cet œil riant le soleil de ma vie,
 Flambeau duquel Amour allume son flambeau ?
 Est-ce cet or filé de ce beau poil si beau
 Qu'il décolore l'or du lacs d'or, qui le lie ?
 Est-ce ce ris serein qui les âmes dévie,
 Les bienheurant de l'heur d'un paradis nouveau ?
 Est-ce ce doux parler, dont le mielleux ruisseau
 Baigne l'esprit ravi par l'oreille ravie ?
 Qui m'ont amors, qui m'ont appâté doucement,
 Qui m'ont ainsi lié plein d'ébahissement
 Dedans le feu cuisant que Francine m'attise ?
 Si c'est cet œil, cet or, ce parler ou ce ris,
 Au vrai je n'en sais rien : mais d'amour tout surpris
 J'en sens la chaude flamme en mes veines éprise.

Texte original

*Est ce cet œil riant le soleil de ma uie,
 Flambeau duquel Amour alume son flambeau?
 Est ce cet or filé de ce beau poil si beau
 Qu'il decolore l'or du las d'or, qui le lie?
 Est ce ce ris serain qui les ames deuie,
 Les bienheurant de l'heur d'un paradis nouueau?
 Est ce ce doux parler, dont le mieleux ruisseau
 Bagne l'esprit rauï par l'oreille rauie?
 Qui m'ont amors, qui m'ont apasté doucement,
 Qui m'ont ainsi lié plein d'ebaisement
 Dedans le feu cuysant que Francine m'atise?
 Si c'est cet œil, cet or, ce parler ou ce ris,
 Au uray ie n'en sai rien: mais d'amour tout surpris
 I'en sen la chaude flamme en mes ueines eprise.*

LA PÉRUSE, Jean de, *La Médée, et autres diverses Poésies*, Poitiers, Marnef et Bouchet frères, 1555, « À M.-A. de Muret, des trois premiers Poètes de France, et de lui », p. 130 [recollection : 13-14 > 1-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86184881/f144>>

Texte modernisé

CASSANDRE vit, et vivra par les vers
 De son Ronsard : par Du Bellay l'OLIVE
 Après sa mort encore sera vive,
 Et son renom semé par l'univers.
 Les mots mignards, les baiserets divers
 Diversement par MÉLINE BAÏVE
 Pris et donnés, auront grâce naïve,
 Tant que serons du Ciel voûté couverts.
 Malgré le Temps, malgré dépîte Envie
 Ta MARGUERITE, ô MURET, aura vie,
 Et de bien près ces trois autres suivra.
 Et que sait-on, si comme la plus digne
 Plus que Cassandre, et Olive, et Méline
 Ta MARGUERITE heureusement vivra ?

Texte original

CASSANDRE vit, & viura par les vers
 De son Ronsard : par du Belai l'OLIVE
 Apres sa mort encores sera viue,
 Et son renom semé par l'vniuers.
 Les mots mignars, les baiserets diuers
 Diuersement par MELINE BAÏVE
 Pris & donnés, auront grace naïue,
 Tant que serons du Ciel vouté couuers.
 Maugré le Tans, maugré dépîte Enuie
 Ta MARGVERITE, ô MVRET, aura vie,
 Et de bien pres ces trois autres suiura.
 Et que sait on, si comme la plus dine
 Plus que Cassandre, & Olive, & Meline
 Ta MARGVERITE heureusement viura ?

PASQUIER, Étienne, *Recueil des Rimes et Proses*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, Sonnets, ff. 22v°-23r° [recollection : 9 > 1-3].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71976c/f45>>

Texte modernisé

Qui voudra faire un ciel d'étoiles croître,
 Qui du soleil augmenter la splendeur,
 Et qui les dieux surmonter en grandeur,
 Et l'océan encore d'eaux accroître :
 Cestui aussi (présomptueux) peut-être
 De ma déesse accroîtra la valeur,
 Et de mes pleurs l'inestimé malheur,
 Dessous lequel mon astre me fit naître.
 Le ciel, le jour, les hauts dieux, n'ont en soi
 Plus de flambeaux, de lueur, de puissance,
 Pour gouverner cette ronde machine :
 Que de beautés en ma dame je vois,
 Et que dans moi d'une même balance
 J'ai de douleur qui me consomme et mine.

Texte original

*Quiouldra faire vn ciel d'estoilles croistre,
 Qui du soleil augmenter la splendeur,
 Et qui les dieux surmonter en grandeur,
 Et l'ocean encore d'eaux acroistre:
 Cestuy aussi (presumptueux) peut estre
 De ma deesse acroistra la valeur,
 Et de mes pleurs l'inestimé malheur,
 Dessous lequel mon astre me fait naistre.
 Le ciel, le iour, les haults dieux, n'ont en soy
 Plus de flambeaux, de lueur, de puissance,
 Pour gouuerner ceste ronde machine:
 Que de beautez en ma dame ie voy,
 Et que dans moy d'vne mesme balance
 L'ay de douleur qui me consomme & mine.*

PASQUIER, Étienne, *Recueil des Rimes et Proses*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, Sonnets, ff. 24v°-25r° [recollection : 12-13 > 1-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71976c/f49>>

Texte modernisé

Ô nuits, non nuits, ains journalière peine,
 Ô jours, non jours, ains ténébreuses nuits,
 Ô vie en deuil échangée et ennuis,
 Ô triste deuil, non plus deuil, mort certaine,
 Ô cœur, ains roc d'espérance incertaine,
 Où de mon mal tous les flots sont réduits,
 Ô yeux, ainçois de rivière conduits,
 Ô pleurs, non pleurs, ains coulante fontaine,
 Ô cieux, non cieux, ains Chaos et mélange,
 Ô dieux ducteurs de ma fortune étrange,
 Ô dame en qui tout le cruel se cache,
 Ô nuits, jour, vie, ô deuil, ô cœur, ô yeux,
 Ô pleurs, ô cieux, ô dame, et ô vous dieux,
 N'aurai-je donc jamais en vous relâche ?

Texte original

*O nuits, non nuits, ains iournaliere peine,
 O iours, non iours, ains tenebreuses nuits,
 O vie en dueil eschangée & ennuis,
 O triste dueil, non plus dueil, mort certaine,
 O cœur, ains roch d'esperance incertaine,
 Ou de mon mal tous les flots sont réduits,
 O yeux, ainçois de riuiera conduits,
 O pleurs, non pleurs, ains coulante fontaine,
 O cieux, non cieux, ains Chaos & meslange,
 O dieux ducteurs de ma fortune estrange,
 O dame en qui tout le cruel se cache,
 O nuits, iour, vie, ô dueil, ô cœur, ô yeux,
 O pleurs, ô cieux, ô dame, & ô vous dieux,
 N'auray-ie donc iamais en vous relasche?*

MAGNY, Olivier de, *Les Soupirs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, sonnet LXXVII, f° 26v°
[recollection : 14 > 1-12].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k701329/f633>>

Texte modernisé

Que verrez-vous mes yeux désormais d'agréable,
Puisqu'il me faut partir et changer de séjour ?
Que verrez-vous mes yeux et de nuit et de jour,
Qui ne vous soit partout par trop épouvantable ?
Quel chemin prendrez-vous, qui ne soit dévoyable
Pauvres pieds douloureux, attendant le retour ?
Vous oreilles aussi pleines de mon amour,
Que pourrez-vous ouïr qui ne soit effroyable ?
Bouche que ferez-vous ? je me paîtrai de fiel,
Et de cris et de plaints je remplirai le ciel.
Mains que toucherez-vous ? toutes choses horribles.
Et toi mon pauvre cœur ? je mourrai de langueur,
Sus donc apprêtez-vous à ces tourments terribles,
Pauvres yeux, pieds et mains, bouche, oreilles et cœur.

Texte original

*Que verrez vous mes yeux desormais d'agreable,
Puis qu'il me fault partir & changer de seiour?
Que verrez vous mes yeux & de nuict & de iour,
Qui ne vous soit par tout par trop espouuentable?
Quel chemin prendrez vous, qui ne soit desuoyable
Pauures pieds douloureux, attendant le retour?
Vous oreilles aussi pleines de mon amour,
Que pourrez vous ouir qui ne soit effroyable?
Bouche que ferez vous? ie me paistray de fiel,
Et de criz & de pleints ie rempliray le ciel.
Mains que toucherez vous? toutes choses horribles.
Et toy mon pauure cueur? ie mourray de langueur,
Sus donc aprester vous à ces tourments terribles,
Pauures yeux, pieds & mains, bouche, oreilles & cueur.*

d'ESPINAY, Charles, *Les Sonnets de Charles d'Espinay, Breton*, Paris, Robert Estienne, 1560, f° D2r° [recollection : 14 > 1-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70650m/f27>>

Texte modernisé

O r désormais pauvres yeux lamentez
 L e dur travail d'une si longue absence,
 E t par vos pleurs regrettez la présence
 D e ces vertus qui vous ont contentés.
 M a bouche, hélas ! jamais ne vous vantez
 S i à propos de trouver allégeance,
 E t maintenant vivez en assurance
 D e rencontrer dix mille cruautés.
 Q ue ferez-vous, ô mon cœur, que vous plaindre,
 E t vous mes pieds que feintement restreindre
 V os pas qui sont la cause de votre heur ?
 E spérez donc pour la fin des labeurs
 L e double ennui de cent divers malheurs,
 V ous pauvres yeux, bouche, pieds, et mon cœur.

Texte original

O r desormais pauures yeux lamentez
 L e dur trauail d'vne si longue absence,
 E t par vos pleurs regretez la presence
 D e ces vertus qui vous ont contentez.
 M a bouche, helas ! iamais ne vous vantez
 S i à propos de trouuer allegeance,
 E t maintenant viuez en asseurance
 D e rencontrer dix mille cruautez.
 Q ue ferez vous, ô mon cueur, que vous plaindre,
 E t vous mes pieds que feintement restraindre
 V os pas qui sont la cause de vostre heur ?
 E sperez donc pour la fin des labeurs
 L e double ennuy de cent diuers malheurs,
 V ous pauures yeux, bouche, pieds, & mon cueur.

BELLEAU, Rémy, *La Bergerie*, Paris, Gilles Gilles, 1565, p. 63 [recollection : 13-14 > 5-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70048d/f64>>

Texte modernisé

Amour étant lassé de traîner par les cieux
 Son arc, son feu, ses traits, et son aile courrière,
 Son carquois, son bandeau, promptement délibère
 De donner à son dos quelque repos heureux.

Il vouë en deux sourcils son arc dessus vos yeux,
 Il rend à votre cœur, sa flamme prisonnière,
 Au rayon de vos yeux, sa sagette meurdrière,
 Ses ailes, il les pend à vos crêpes cheveux.

Il cache son carquois, sous l'enflure jumelle
 De ce marbre abouti d'une fraise nouvelle,
 De son voile couvrant votre visage beau.

Ainsi s'est désarmé, et en vous ont pour place
 L'arc, les feux, et les traits, l'aile, trousse, et bandeau,
 Le sourcil, le cœur, l'œil, le poil, le sein, la face.

Texte original

*Amour estant lassé de trainer par les cieux
 Son arc, son feu, ses trets, & son aelle couriere,
 Son carquois, son bandeau, promptement delibere
 De donner à son dos quelque repos heureux.*

*Il voute en deux sourcils son arc dessus vos yeux,
 Il rend à vostre cueur, sa flamme prisonniere,
 Au rayon de vos yeux, sa sagette meurdriere,
 Ses aelles, il les pend à voz crespes cheveux.*

*Il cache son carquois, sous l'enflure iumelle
 De ce marbre abouty d'vne fraize nouuelle,
 De son voille couurant vostre visage beau.*

*Ainsi s'est desarmé, & en vous ont pour place
 L'arc, les feux, & les trets, l'aelle trousse, & bandeau,
 Le sourcy, le cueur, l'œil, le poil, le sein, la face.*

DU BELLAY, Joachim, *Les Œuvres françaises*, Paris, Federic Morel, 1569, *Divers Poèmes*, sonnet liminaire, f° 1v° [recollection : 12-13 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k701329/f633>>

Texte modernisé

Comme de fleurs le Printemps environne
 Le gai chapeau de son chef verdissant,
 Comme l'Été d'épis est jaunissant,
 Comme les fruits enrichissent l'Automne,
 Comme en couleurs l'Arc céleste foisonne,
 Comme en joyaux l'Inde est resplendissant,
 Comme en sablons Pactole est blondissant,
 Comme le Ciel d'étoiles se couronne,
 Ainsi j'ai peint de mille nouveautés
 Cet œuvre mien : et si telles beautés
 Ne sont partout également plaisantes,
 Les fleurs, les blés, les fruits, et l'arc des cieux,
 Perles, sablons, étoiles reluisantes
 Également ne plaisent à nos yeux.

Texte original

*Comme de fleurs le Printemps enuironne
 Le gay chapeau de son chef verdissant,
 Comme l'Esté d'espics est iaunissant,
 Comme les fruicts enrichissent l'Automne,
 Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,
 Comme en ioyaux l'Inde est resplendissant,
 Comme en sablons Pactol est blondissant,
 Comme le Ciel d'estoilles se couronne,
 Ainsi i'ay peingt de mille nouueautez
 Cest œuvre mie : & si telles beautez
 Ne sont par tout egalement plaisantes,
 Les fleurs, les bleds, les fruicts, & l'arc des cieux,
 Perles, sablons, estoilles reluysantes
 Egalement ne plaisent à noz yeulx.*

DESPORTES, Philippe, *Les premières Œuvres*, Paris, Robert Estienne, 1573, *Le premier livre des Amours*, sonnet VIII, f° 3r° [recollection : 14 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70133n/f13>

Texte modernisé

Vos yeux, belle Diane, ont autant de puissance
 Qu'une arquebuse à roue : et vos sourcils voûtés,
 Ce sont deux arcs Turquois, qui rendent surmontés
 Les cœurs qui pensent plus faire de résistance.
 Votre front c'est le marbre, où l'archer qui m'offense
 Aiguise à mon malheur ses traits de tous côtés :
 Votre chaste estomac, le séjour des beautés,
 La prison, qui me garde en votre obéissance.
 Pour mieux me détenir, de votre poil doré
 Avez fait les liens dont je suis enserré :
 Puis votre dur refus est mon dernier supplice.
 Ainsi donc je reçois par la rigueur du sort,
 Par la vôtre, ma Dame, et pour votre service,
 Le feu, le fer, prison, les chaînes, et la mort.

Texte original

*Vos yeux, belle Diane, ont autant de puissance
 Qu'une harquebuse à rouë: et vos sourcils voûtés,
 Ce sont deux arcs Turquois, qui rendent surmontés
 Les cueurs qui pensent plus faire de resistance.
 Vostre front c'est le marbre, où l'archer qui m'offence
 Aiguise à mon malheur ses traits de tous costez:
 Vostre chaste estomach, le seiour des beautez,
 La prison, qui me garde en vostre obeissance.
 Pour mieux me detenir, de vostre poil doré
 Auez faict les liens dont ie suis enserré:
 Puis vostre dur refus est mon dernier supplice.
 Ainsi donc ie reçooy par la rigueur du sort,
 Par la vostre, ma Dame, & pour vostre seruice,
 Le feu, le fer, prison, les chaisnes, & la mort.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XIV, f° 4v° [recollection : 14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f32>>

Texte modernisé

J'aime le vert laurier, dont l'hiver ni la glace
 N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
 Montrant l'éternité à jamais bienheureuse
 Que le temps, ni la mort ne change ni efface.
 J'aime du houx aussi la toujours verte face,
 Les poignants aiguillons de sa feuille épineuse :
 J'aime le lierre aussi, et sa branche amoureuse
 Qui le chêne ou le mur étroitement embrasse.
 J'aime bien tous ces trois, qui toujours verts ressemblent
 Aux pensers immortels, qui dedans moi s'assemblent,
 De toi que nuit et jour idolâtre j'adore :
 Mais ma plaie, et pointure, et le Nœud qui me serre,
 Est plus verte, et poignante, et plus étroit encore
 Que n'est le vert laurier, ni le houx, ni le lierre.

Texte original

*J'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
 N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
 Monstrant l'eternité à iamais bien heureuse
 Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
 J'aime du hous aussi la tousiours verte face,
 Les poignans eguillons de sa fueille espineuse:
 I'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
 Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse.
 J'aime bien tous ces trois, qui tousiours verds ressemblent
 Aux pensers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
 De toy que nuict & iour idolatre i'adore:
 Mais ma playe, & poincture, & le Nœu qui me serre,
 Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore
 Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XXIII, f° 6v° [recollection : 13-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f36>>

Texte modernisé

Quel heur Anchise à toi, quand Vénus sur les bords
 Du Simoente vint son cœur à ton cœur joindre !
 Quel heur à toi Pâris, quand Œnone un peu moindre
 Que l'autre, en toi berger chercha pareils accords !
 Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
 Que tant de nuits sa bouche à toi se vint rejoindre :
 Tu fus, Céphale, heureux quand l'amour vint époindre
 L'Aurore sur ton veuf, et pâle, et triste corps.
 Ces quatre étant mortels des Déesses se virent
 Aimés : mais leurs amours assez ne se couvrirent.
 Au silence est mon bien : par lui, Maîtresse, à toi
 Dans mon cœur plein, content et couvert je n'égale
 Vénus, Œnone, Lune, Aurore : ni à moi
 Leur Anchise, Pâris, Endymion, Céphale.

Texte original

*Quel heur Anchise à toy, quand Venus sur les bords
 Du Simoente vint son cœur à ton cœur ioindre!
 Quel heur à toy Paris, quand Oenone vn peu moindre
 Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords!
 Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
 Que tant de nuicts sa bouche à toy se vint reioindre:
 Tu fus, Cephale, heureux quand l'amour vint epoinde
 L'Aurore sur ton veuf, & palle, & triste corps.
 Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
 Aimez: mais leurs amours assez ne se couurirent.
 Au silence est mon bien: par luy, Maistresse, à toy
 Dans mon cœur plain, content & couuert ie n'egale
 Venus, Oenone, Lune, Aurore: ny à moy
 Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XXX, f° 8v° [recollection : 14 ; 10 ; 7 > 1-6].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f40>>

Texte modernisé

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde
 Loin de chemin, d'orée, et d'adresse, et de gens :
 Comme un qui en la mer grosse d'horribles vents,
 Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde.
 Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
 Ravit toute clarté, j'avais perdu longtemps
 Voie, route, et lumière, et presque avec le sens,
 Perdu longtemps l'objet, où plus mon heur se fonde.
 Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
 Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
 Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire.
 Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
 J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
 Forêt, tourmente, et nuit, longue, orageuse, et noire.

Texte original

*Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
 Loing de chemin, d'oree, & d'adresse, & de gens:
 Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
 Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde.
 Comme vn qui erre aux champs, lors que la nuict au monde
 Raut toute clarté, i'auois perdu long temps
 Voye, route, & lumiere, & presque avec le sens,
 Perdu long temps l'obiect, où plus mon heur se fonde.
 Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
 Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
 Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.
 Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
 I'oublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
 Forest, tourmente, & nuict, longue, orageuse, & noire.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XXXVIII, f° 10v° [recollection : 13-14 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f44>

Texte modernisé

Quand ton nom je veux feindre, ô Françoise divine,
 Des Françaises l'honneur, je puis bien te nommer
 Vénus pour tes beautés, mais ta façon d'aimer
 Ne convient point au nom de Vénus la marine :
 De l'Attique Pallas, ta voix et ta doctrine
 Mérite encor le nom, mais tu ne veux t'armer,
 Fors des rais de tes yeux, dont tu viens enflammer
 Dans mon cerveau mon sens, mon cœur dans ma poitrine.
 Diane Délienne un presque pareil port
 Te peut faire appeler, mais l'aigre ou le doux sort
 Dessous le joug d'Hymen dès longtemps te rend serve.
 Je veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus,
 Leurs Déesses) te dire et Française Vénus,
 Et Française Diane, et Française Minerve.

Texte original

*Quand ton nom ie veux feindre, ô Françoise diuine,
 Des Françaises l'honneur, ie puis bien te nommer
 Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer
 Ne conuient point au nom de Venus la marine:
 De l'Attique Pallas, ta vois & ta doctrine
 Merite encor le nom, mais tu ne veux t'armer,
 Fors des rais de tes yeux, dont tu viens enflammer
 Dans mon cerueau mon sens, mon cœur dans ma poitrine.
 Diane Delienne vn presque pareil port
 Te peut faire appeller, mais l'aigre ou le doux sort
 Dessous le ioug d'Hymen dés long temps te rend serue.
 Je veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus,
 Leurs Deesses) te dire & Françoise Venus,
 Et Françoise Diane, & Françoise Minerue.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XLI, f° 11r° [recollection : 13-14 > 1-8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f45>

Texte modernisé

Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
 Chantant ses feux, de Muse acquêta le surnom :
 Corinne vraie ou fausse aux vers a pris renom,
 Dont le Romain Ovide a voulu la pourtraire.
 Pétrarque Italien, pour un Phébus se faire,
 De l'immortel laurier alla choisir le nom :
 Notre Ronsard Français ne tâche aussi sinon
 Par l'amour de Cassandre un Phébus contrefaire.
 Si tu daignes m'aimer, Délie, si tu veux
 Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux :
 Si je chante, Délie, un prix nous pourrons prendre,
 En hauteuse d'amour, en ardeur, et en art,
 Sur Sapphon, sur Ovide, et Pétrarque, et Ronsard,
 Sur Phaon, et Corinne, et sur Laure, et Cassandre.

Texte original

*Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
 Chantant ses feus, de Muse acquesta le surnom:
 Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
 Dont le Romain Ouide a voulu la pourtraire.
 Petrarque Italien, pour vn Phebus se faire,
 De l'immortel laurier alla choisir le nom:
 Nostre Ronsard François ne tasche aussi sinon
 Par l'amour de Cassandre vn Phebus contrefaire.
 Si tu daignes m'aimer, Delie, si tu veux
 Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux:
 Si ie chante, Delie, vn pris nous pourrons prendre,
 En hauteuse d'amour, en ardeur, & en art,
 Sur Sapphon, sur Ouide, & Petrarque, & Ronsard,
 Sur Phaon, & Corinne, & sur Laure, & Cassandre.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Contr'amours*, sonnet V, f° 64r° [recollection : 13-14 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f151>

Texte modernisé

Myrrhe brûlait jadis d'une flamme enragée,
 Osant souiller au lit la place maternelle :
 Scylle jadis tondant la tête paternelle,
 Avait bien l'amour vraie en trahison changée :
 Arachne ayant des Arts la Déesse outragée,
 Enflait bien son gros fiel d'une fierté rebelle :
 Gorgon s'horribla bien, quand sa tête tant belle
 Se vit de noirs serpents en lieu de poil chargée :
 Médée employa trop ses charmes, et ses herbes,
 Quand brûlant Créon, Creuse, et leurs palais superbes,
 Vengea sur eux la foi par Jason mal gardée.
 Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
 Pute, traîtresse, fière, horrible, et charmeresse,
 Que Myrrhe, Scylle, Arachne, et Méduse, et Médée.

Texte original

*Myrrhe bruloit iadis d'une flamme enragee,
 Osant souiller au lict la place maternelle:
 Scylle iadis tondant la teste paternelle,
 Auoit bien l'amour vraye en trahison changee:
 Arachne ayant des Arts la Deesse outragee,
 Enfloit bien son gros fiel d'une fierté rebelle:
 Gorgon s'horribla bien, quand sa teste tant belle
 Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargee:
 Medee employa trop ses charmes, & ses herbes,
 Quand brulant Creon, Creuse, & leurs palais superbes,
 Vengea sur eux la foy par Iason mal gardee.
 Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
 Pute, traîtresse, fiere, horrible, & charmeresse,
 Que Myrrhe, Scylle, Arachne, & Meduse, & Medee.*

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Contre les Ministres de la nouvelle opinion*, sonnet XXIX, f° 79v° [recollection : 14 > 3-8] [corrélation : 9-10 > 3-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f182>>

Texte modernisé

Ne les a-t-on pu donc découvrir ? au moins ceux
 Qui à leur gloire sotte et sanglante prétendent,
 Et vrais Pythons enflés d'un ord venin se rendent
 Comme un Sphinx aguettants par leurs propos douteux,
 Et qui souillant de christ le saint banquet entre eux,
 Sont Harpies, qui or' pour nous piller se bandent,
 Qui leur bave infernale en Cerbères épandent,
 En Chimères se font et cruels et hideux,
 Qu'un Phébus, un Œdipe, un Zétès, un Alcide,
 Un prompt Bellérophon en puisse être homicide
 Ou dompteur, je ne veux les plus simples blesser :
 Mais les félons qu'on voit pour nous mettre en misère,
 D'enflure, aguet, ravage, écume, horreur, passer
 Tout Python, Sphinx, Harpie, et Cerbère, et Chimère.

Texte original

*Ne les a ton peu donc decouurir? au moins ceux
 Qui à leur gloire sote & sanglante pretendent,
 Et vrais Pythons enflez d'vn ord venin se rendent
 Comme vn Sphinx aguettans par leurs propos douteux,
 Et qui souillans de christ le saint banquet entre eux,
 Sont Harpyes, qui or' pour nous piller se bandent,
 Qui leur baue infernale en Cerberes espandent,
 En Chimeres se font & cruels & hideux,
 Qu'vn Phæbus, vn Oedipe, vn Zetes, vn Alcide,
 Vn prompt Bellerophon en puisse estre homicide
 Ou domteur, ie ne veux les plus simples blesser:
 Mais les felons qu'on voit pour nous mettre en misere,
 D'enfleure, aguet, rauage, escume, horreur, passer
 Tout Python, Sphinx, Harpye, & Cerbere, & Chimere.*

GOULART, Simon, in *Poèmes chrétiens de B. de Montméja et autres divers auteurs*, [Genève] 1574, *Suite des Imitations chrétiennes*, Sonnets, II, XC, p. 219 [recollection : 11> 1-6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70487d/f235>

Texte modernisé

Laisse-moi mon Seigneur : non, ne me laisse pas,
 Ains parle à mon esprit qui désire te suivre.
 Non, ne me sonne mot ; ains ta main me délivre,
 Et jusques au tombeau guide toujours mes pas.
 Non, ne me guide point ; ains m'empoigne en tes bras
 Pour m'élever à toi, de la terre délivre.
 Non, ne m'élève point, car je désire vivre,
 Et t'honorer encor : diffère mon trépas.
 Non ne diffère point ; préviens-moi de bonne heure.
 Et soit que mort je vive, ou que vivant je meure ;
 Assiste, enseigne, guide, empoigne ton servant,
 Pour l'élever du monde en ta gloire céleste.
 Afin que ce discord plus mon cœur ne moleste,
 Ains de son bien les fruits il aille recevant.

Texte original

*Laisse moy mon Seigneur: non, ne me laisse pas,
 Ains parle à mon esprit qui desire te suiure.
 Non, ne me sonne mot; ains ta main me deliure,
 Et iusques au tombeau guide tousiours mes pas.
 Non, ne me guide point; ains m'empoigne en tes bras
 Pour m'esleuer à toy, de la terre deliure.
 Non, ne m'esleue point, car ie desire viure,
 Et t'honnorer encor : differe mon trespas.
 Non ne differe point; preuien moy de bonne heure.
 Et soit que mort ie viue, ou que viuant ie meure;
 Assiste, enseigne, guide, empoigne ton seruant,
 Pour l'esleuer du monde en ta gloire celeste.
 Afin que ce discord plus mon cœur ne moleste,
 Ains de son bien les fruits il aille receuant.*

CHANTELOUVE, François de, *Tragédie de Pharaon et autres Œuvres*, Paris, Nicolas Bonfons, 1576, *Sonnets et Chansons sur son Angélique*, f° F3v° [recollection : 13-14 > 1-12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k706242/f95>

Texte modernisé

Si Seine qui fais par un cours tortueux,
 Voir l'argent clair, de ta divine source :
 Qui vas lavant d'une fuyarde course,
 Du grand Paris les murs tumultueux.

Loire, le Loir, heureuses toutes deux,
 L'une pour son Du Bellay, l'autre pource,
 Qu'au grand Ronsard elle a eu sa ressource :
 Contre l'oubli du Lèthe ténébreux.

Garonne, qui de loin son onde mène,
 Rasant Toulouse, et Bordeaux plus hautaine,
 Dordogne qui baigne mon champ natal,

L'Isle sa sœur, et l'Angoumoise Dronne,
 Seine, Loir, Loire, et Garonne, et Dordogne,
 L'Isle, et la Dronne, oyez mon triste mal.

Texte original

*Si Seine qui fais par vn cours tortueus,
 Veoir l'argent clair, de ta diuine source:
 Qui vas lauuant d'vne fuyarde course,
 Du grand Paris les murs tumultueus.*

*Loire, le loir, heureuses toutes deux,
 L'vne pour son Du Bellay, l'autre pource,
 Qu'au grand Ronsard elle a eu sa ressource:
 Contre l'obly du Lethe tenebreus.*

*Garone, qui de loing son onde meine,
 Rasant Thoulouze, & Bordeaux plus hautaine,
 Dordone qui baigne mon champ natal,*

*L'isle sa sœur, & Langoumoise Drone,
 Sene, Loir, Loire, & Garone, & Dordone,
 L'isle, & la Drone, oyez mon triste mal.*

LE LOYER, Pierre, *Érotopégne*, Paris, Abel l'Angelier, 1576, Sonnets, XLVIII, f° 14v°
[recollection : 14 > 1-13].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10900368/f44>>

Texte modernisé

Ma nef s'en va flottant dessus la mer d'Amour,
 Tantôt bas, tantôt haut, comme les flots la pressent :
 Nulles terres, nuls ports à mes yeux s'apparaissent,
 Rien que mer, rien que ciel je ne vois à l'entour.
 Mes antennes, mon mat sont émus tout autour,
 Du Cers et de l'Autan, qui mille assauts leur dressent :
 Ma carène s'effondre, et mes cables s'abaissent,
 Et mille épais brouillards me recèlent le jour.
 Jupin sis en son char ses destriers rouges guide,
 Et tonnant, éclairant, foudroyant par le vide,
 Me met devant les yeux la mort et son effroi.
 J'appelle en vain les Dieux, déplorant ma fortune,
 Mais sourds sont les Jumeaux, et sourd aussi Neptune,
 La mer, les vents, les Dieux conjurent contre moi.

Texte original

*Ma nef s'en va flottant dessus la mer d'Amour,
 Tantost bas, tantost hault, comme les flots la pressent:
 Nulles terres, nuls ports à mes yeux s'apparoissent,
 Rien que mer, rien que ciel ie ne vois à l'entour.
 Mes antennes, mon mast sont esmeus tout autour,
 Du Sers & de l'Autan, qui mille assauts leur dressent:
 Ma carene s'affondre, & mes chables s'abaissent,
 Et mille espais brouillars me recellent le iour.
 Iupin sis en son char ses destriers rouges guide,
 Et tonnant, esclairant, foudroyant par le vuide,
 Me met dauant les yeux la mort & son effroy.
 I'appelle en vain les Dieux, deplorant ma fortune,
 Mais sourds sont les Iumeaux, & sourd aussi Neptune,
 La mer, les vents, les Dieux coniurent contre moy.*

DU PRÉ, Christofle, *Les Larmes funèbres*, Paris, Mamert Patisson, 1577, f° 19v°
[recollection : 12-14 > 3-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k718105/f46>>

Texte modernisé

Rien n'est vu permanent, toute chose se passe,
Tous nos faits en la fin sont du temps dévorés :
Les palais somptueux, et les sceptres dorés,
Le chenu ravisseur les détruit et les casse.
La terre tremble au bruit de sa seule menace,
Le soleil en a peur, et les cieux honorés,
Les mausoles pompeux en sont vus atterrés,
Et le siècle plus vieil connaît bien son audace.
Si doncques il permet à la mère Nature,
Que quelque beau signal lui demeure et lui dure,
Votre Nom immortel puisse vaincre les ans,
Les palais somptueux, et les sceptres qu'on dore,
Le soleil et la terre, et les cieux qu'on honore,
Les Mausoles pompeux, et la rage du Temps.

Texte original

*Rien n'est veu permanent, toute chose se passe,
Tous nos faicts en la fin sont du temps deuorez:
Les palais somptueux, & les sceptres dorez,
Le chenu rauisseur les destruit & les casse.
La terre tramble au bruit de sa seule menace,
Le soleil en a peur, & les cieux honorez,
Les mauzoles pompeux en sont veus atterrez,
Et le siecle plus vieil congnoist bien son audace.
Si doncques il permet à la mere Nature,
Que quelque beau signal luy demeure & luy dure,
Vostre Nom immortel puisse vaincre les ans,
Les palais somptueux, & les sceptres qu'on dore,
Le soleil & la terre, & les cieux qu'on honore,
Les Mauzoles pompeux, & la rage du Tans.*

LA BODERIE, Guy LE FÈVRE de, *La Galliade*, Paris, Guillaume Chaudière, 1578, « À Monseigneur Frère unique du Roi », sonnet 16, f° i3v° [recollection : 9-11 > 1-7].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71686v/f23>

Texte modernisé

Les Antiques du doigt ont écrit sur la cendre,
 Puis de couteaux gravé écorces d'arbrisseaux,
 Puis les pierres du fer, les feuilles de pinceaux,
 Depuis le Diamant sur le plomb vint s'étendre :
 De cannes par après sur le parchemin tendre,
 Puis de plume en papier fait de linge et drapeaux,
 Ou en tables de cire, ou en cédrons tableaux
 Où le style, et poinçon font nos desseins entendre.
 Mais la cendre, l'écorce et feuilles de Laurier,
 Les pierres, et le plomb, parchemin et papier,
 Tableaux de cèdre ou buis, et tablettes de cire
 Ont à la fin cédé au bel Art d'imprimer,
 Qui peut à tout jamais votre gloire animer
 Mieux qu'en bronze ou métal, qu'en marbre ou en porphyre.

Texte original

*Les Antiques du doigt ont escrit sur la cendre,
 Puis de cousteaux graué escorces d'arbrisseaux,
 Puis les pierres du fer, les fueilles de pinceaux,
 Depuis le Diamant sur le plomb vint s'estendre:
 De cannes par-apres sur le parchemin tendre,
 Puis de plume en papier fait de linge & drapeaux,
 Ou en tables de cire, ou en cedrins tableaux
 Où le stile, & poinçon font nos desseins entendre.
 Mais la cendre, l'escorce & fueilles de Laurier,
 Les pierres, & le plomb, parchemin & papier,
 Tableaux de cedre ou buis, & tablettes de cire
 Ont à la fin cedé au bel Art d'imprimer,
 Qui peut à tout iamais vostre gloire animer
 Mieux qu'en bronze ou metal, qu'en marbre ou en porfire.*

DU BARTAS, Guillaume, *La Semaine, ou Création du monde*, Paris, Jean Février, 1578, Sixième jour, pp. 189-90 [recollection : 12 > 1-9].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1175722/f195>>

Texte modernisé

[...]

Le vent d'Austre qui rompt de sa meuglante haleine
Les rameaux des forêts, qui de l'humide plaine
Fait mille monts, et vaux : qui baisse, audacieux,
Les pointes qui par trop s'avoisinent des Cieux.

L'odorante vapeur que la rose soupire,
Tandis que les soupirs d'un amoureux Zéphyre
Émaillent la campagne : et que, pour plaire aux Cieux,
La Terre se revêt d'un habit précieux.

Les discordants accords que produit une Lyre,
Ne peuvent être vus : mais celui se peut dire
Sans nez, oreille, chair, qui ne flaire, oit, et sent
L'odeur, le son, le choc, des fleurs, du luth, du vent.

[...]

Texte original

[...]

*Le vent d'Austre qui ront de sa muglante haleine
Les rameaus des forés, qui de l'humide plaine
Fét mile mons, & vaus : qui baisse, audacieus,
Les pointes qui par trop s'auoisinent des Cieus.*

*L'odorante vapeur que la rose soûpire,
Tandis que les soûpirs d'vn amoureux Zephyre
Emaillent la campagne : & que, pour plaire aus Cieus,
La Terre se reuêt d'vn habit precieus.*

*Les discordans accors que produit vne Lyre,
Ne peuuent être veus : mais celui se peut dire
Sans nés, oreille, chair, qui ne flaire, oit, & sent
L'odeur, le son, le choc, des fleurs, du lut, du vent.*

[...]

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, III, *Divers Poèmes*, Sonnet, f° 80r° [recollection : 14 > 1-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f185>>

Texte modernisé

L'impudent Ixion trompé du faux nuage,
 Pourchassant de Junon la haute déité :
 Eut pour juste loyer de sa cupidité,
 L'inespéré labeur d'un éternel rouage.
 L'audacieux Icare aveuglé de courage,
 Pour s'être plus haussé que son vol limité,
 Fut justement puni de sa témérité,
 Trébuchant dans la mer privé de son plumage.
 L'orgueilleux Phaéton chut encore des Cieux,
 Dans l'humide Océan : et trop ambitieux,
 S'acquêta le surnom d'arrogant et ignare.
 Hélas sauve-moi donc, qui ai seul plus osé,
 Ayant en ton honneur ce discours composé :
 Que n'avaient Ixion, Phaéton, et Icare.

Texte original

*L'impudent Ixion trompé du faux nuage,
 Pourchassant de Iunon la haute deité:
 Eut pour iuste loyer de sa cupidité,
 L'inesperé labeur d'vn eternal rouage.
 L'audacieux Icare aueuglé de courage,
 Pour s'estre plus haussé que son vol limité,
 Fut iustement puny de sa temerité,
 Tresbuchant dans la mer priué de son plumage.
 L'orgueilleux Phaëton cheut encore des Cieux,
 Dans l'humide Occean: & trop ambitieux,
 S'acquesta le surnom d'arrogant & ignare.
 Helas sauve moy donq, qui ay seul plus osé,
 Ayant en ton honneur ce discours composé:
 Que n'auoient Ixion, Phaëton, & Icare.*

PONTOUX, Claude de, *Gélodacrye amoureuse*, Paris, Nicolas Bonfons, 1579,
 « Madrigal », ff° 62v°-63r° [recollection : 10 > 1-8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3243817/f142>

Texte modernisé

MADRIGAL.

Imité de Pétrarque.

L Es belles fleurs, les rameaux plantureux,
 Et l'air serein et l'herbe verdoyante
 Donnent plaisir aux jeunes amoureux.
 Les antres cois, et l'onde gazouillante
 Donne repos en ténèbre plaisante.
 L'ombre au temps chaud d'une douce liqueur
 Suavement abreuve à maints le cœur,
 L'arc est plaisant et le vent bien souvent
 Mais, m'exempter ne peuvent de langueur
 Fleurs, rameaux, air, herbe, antre, onde, ombre, arc, vent.

Texte original

MADRIGALE.

Imitee de Petrarque.

L Es belles fleurs, les rameaux plantureux,
 Et l'air serein & l'herbe verdoyante
 Donnent plaisir aux ieunes amoureux.
 Les antres cois, & l'onde gazouillante
 Donne repos en tenebre plaisante.
 L'ombre au temps chaut d'vne douce liqueur
 Suauement abbreuue à maints le cueur,
 L'arc est plaisant & le vent bien souuent
 Mais, m'exempter ne peuuent de langueur
 Fleurs, rameaux, air, herbe, antre, onde, ombre, arc, vent.

LE LOYER, Pierre, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1579, « Les Amours de Flore », sonnets, LXXXIII, f° 35r°v° [recollection : 14 > 1-13].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10900368/f86>>

Texte modernisé

Doux est l'ébat que l'on prend à courir
 Le Cerf qui fuit par une ouverte plaine,
 Doux le surgeon d'une vive fontaine
 Qui bruit, qui court sans jamais se tarir :
 Douce en Été l'ombre qui peut guérir,
 Nos membres las de chaleur, et de peine :
 Doux le printemps, et douce aussi l'haleine,
 Du vent Zéphyr' qui vient Flore chérir.
 L'air qui est beau, et serein nous agrée :
 Quand il fait froid, un beau feu nous recrée
 Le corps qui est de frissons tout ému.
 Mais par sur tout j'aime ta douce grâce
 Et plus me plaît qu'un printemps, que la chasse,
 Que l'eau, le vent, l'ombre, l'air, et le feu.

Texte original

*Doux est l'esbat que lon prend a courir
 Le Cerf qui fuit par vne ouuerte plaine,
 Doux le surgeon d'vne vifue fontaine
 Qui bruict, qui court sans iamais se tarir:
 Douce en Esté l'ombre qui peult guerir,
 Noz membres las de chaleur, & de peine:
 Doulx le printemps, & douce aussi l'alleine,
 Du vent Zephyr' qui vient Flore cherir.
 L'air qui est beau, & serain nous agree:
 Quand il faict froid, vn beau feu nous recrée
 Le corps qui est de frissons tout esmeu.
 Mais par sur tout i'ayme ta douce grace
 Et plus me plaist qu'vn printemps, que la chasse,
 Que l'eau, le vent, l'ombre, l'air, & le feu.*

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, p. 1 [recollection : 14 > 1-4].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f1>>

Texte modernisé

A POLLON radieux, est la clarté des Cieux,
 Mercure encaducé, la voix et l'éloquence,
 Mars à l'armet trempé, la force et la puissance,
 Jupiter enfoudré, l'altitonant sur eux.

Vous luisant, éloquent, puissant, victorieux,
 (Combien que vous ayez plus basse résidence)
 Nous faites voir en terre en une même essence
 Le jour, la voix, la force, et grandeur de ces dieux.
 De vos yeux tout-voyants vient ce qui nous éclaire,
 De votre bouche sort notre paix solitaire,
 Vos bras sont nos remparts, votre esprit notre bien.
 Heureuse qui a fait si belle nourriture,
 Heureux Lyon d'avoir Mandelot qui est sien,
 Mandelot, un Phébus, Mars, Jupiter, Mercure.

Texte original

A POLLON radieux, est la clarté des Cieux,
 Mercure encaducé, la vois & l'eloquence,
 Mars à l'armet trampé, la force & la puissance,
 Iupiter enfoudré, l'altitonant sur eux.

Vous luisant, eloquent, puissant, victorieux,
 (Combien que vous ayés plus basse residence)
 Nous faites voir en terre en vne même essence
 Le iour, la vois, la force, & grandeur de ces dieux.
 De voz yeux tout-voyans vient ce qui nous esclaire,
 De vostre bouche sort nostre paix solitaire,
 Vos bras sont nos rampars, vostre esprit nostre bien.
 Heureuse qui a fait si belle norriture,
 Heureux Lyon d'auoir Mandelot qui est sien,
 Mandelot, vn Phœbus, Mars, Iupiter, Mercure.

BOYSSIERES, Jean de, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, « Sonnet redit », pp. 3-4 [recollection : 14 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f3>

Texte modernisé

A U Ciel, en l'air, en l'eau, et çà-bas en la Terre,
 Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, les humains,
 Immortels, emplumés, écaillés, inhumains,
 Séant, chantant, nageant, et se faisant la guerre.
 De jeux, de vents, de flots, de fortune qui erre,
 Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, les mondains,
 Réjouis, supportés, rafraîchis, rendus vains,
 Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ce que l'onde enserre.
 Assouvis, contentés, bienheureux, malheureux,
 Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ces terrestres lieux,
 Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, et les hommes.
 Ô Ciel, ô air, ô mer, ô Dieux, oiseaux, poissons :
 Vous avez les jeux, l'heur, et nous nous repaissions,
 De fortune, de guerre, et des maux où nous sommes.

Texte original

A V Ciel, en l'air, en l'eau, & ça bas en la Terre,
 Sont les Dieux, les oyseaux, les poissons, les humains,
 Immortels, emplumez, escaillez, inhumains,
 Seans, chantans, nageans, & se faisans la guerre.
 De ieus, de vents, de flos, de fortune qui erre,
 Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, les mondains,
 Reioüis, supportez, r'afreschis, randus vains,
 Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ce que l'onde enserre.
 Assouuis, contentez, bien heureux, malheureux,
 Au Ciel, en l'air, en l'eau, en ces terrestres lieux,
 Sont les Dieux, les oiseaux, les poissons, & les hommes.
 O Ciel, o air, o mer, o Dieux, oyseaux, poissons:
 Vous auez les ieuz, l'heur, & nous nous repaissions,
 De fortune, de guerre, & des maux ou nous sommes.

Jean de BOYSSIERES, *Les troisièmes Œuvres*, Lyon, Louis Cloquemin, 1579, *Continuation des secondes Œuvres*, p. 1 [recollection : 10-11 >3-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3238715/f13>>

Texte modernisé

LA Lionne, la Chienne, une Ourse, une Tigresse,
 Caresse, nourrit, lèche, et défend, son Faon :
 Mais toi, plus orgueilleuse et fière qu'un Paon,
 Cruelle à tes Enfants les passes en rudesse.
 Tu adores et retiens l'Envie pour déesse,
 L'Ambition pour dame, et pour dieu un Mahom :
 Ton Âme ores une Once, et ton cœur Lycaon,
 Une Médée en l'art, une Alcine en finesse.
 Tu ne peux donc avoir un plus juste renom,
 Qu'être l'Ambition, l'Envie, un Lycaon,
 Paon, Mahom, Médée, une Once, une Alcienne.
 Et pour les cruautés faites aux enfants tiens,
 Les faisant dérober, et retenant leurs biens,
 Plus qu'Ourse, que Lionne, et que Tigresse, et Chienne.

Texte original

LA Lionne, la Chienne, vne Ource, vne Tigresse,
 Caresse, nourrit, leche, & deffend, son Faon:
 Mais toy, plus orgueilleuse & fiere qu'un Paon,
 Cruelle à tes Enfans les passes en rudesse.
 Tu adores & retiens l'Enuie pour deesse,
 L'ambition pour dame, & pour dieu vn Mahom:
 Ton Ame ores vne Once, & ton cœur Licaon,
 Vne Medee en l'art, vne Alcine en finesse.
 Tu ne peux donq auoir vn plus iuste renom,
 Qu'estre l'Ambition, l'Enuie, vn Licaon,
 Paon, Mahom, Medee, vne Once, vne Alcienne.
 Et pour les cruautez faites aux enfans tiens,
 Les faisant desrober, & retenant leurs biens,
 Plus qu'Ource, que Lionne, & que Tigresse, & Chienne.

COURTIN DE CISSÉ, Jacques de, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Gilles Beys, 1581, *Le premier livre des Amours de Rosine*, f° 5v° [recollection : 13-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117423d/f26>>

Texte modernisé

Le trésor crêpelu de cette belle tresse
Retint ma liberté dedans l'or de ses nœuds,
Cette rare beauté m'aveugla les deux yeux,
Et mon libre vouloir la reçut pour maîtresse.

L'albâtre potelé de sa main vainqueresse
Asservit dessous soi mon cœur aventureux,
Et l'âme de sa voix d'un son mélodieux
Enchanta mon oreille et en fut larronnesse.

Mon cœur n'est plus à moi, ores je suis captif,
L'oreille m'assourdit, et mon œil n'est plus vif,
En tel deuil m'a réduit sa grâce non pareille.

Encore suis-je heureux d'esclaver à ses lois,
Pour son poil, sa beauté, et sa main, et sa voix,
Ma liberté, mes yeux, mon cœur, et mon oreille.

Texte original

*Le tresor crepelu de cete belle tresse
Retint ma liberté dedans l'or de ses yeux,
Cete rare beauté m'aveugla les deux yeux,
Et mon libre vouloir la receut pour maitresse.*

*L'albatre potelé de sa main vainqueresse
Asseruit dessous soy mon cueur auantureux,
Et l'ame de sa voix d'vn son melodieux
Enchanta mon oreille & en fut larronnesse.*

*Mon cueur n'est plus à moy, ores ie suis captif,
L'oreille m'assourdist, & mon œil n'est plus vif,
En tel dueil m'a reduit sa grace non-pareille.*

*Encores suis-ie heureux d'esclauer à ses loix,
Pour son poil, sa beauté, & sa main, & sa voix,
Ma liberté, mes yeux, mon cueur, & mon oreille.*

DU MONIN, Jean Édouard, *Nouvelles Œuvres*, Paris, Jean Parant, 1582, *Amours et Contramours, Poursuite des Amours de Rondelette*, sonnet 5, p. 169 [recollection : 8 > 1-6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15101927/f191>

Texte modernisé

Le printanier émail, le feuillard ombrageux,
 Le pré vert, l'air serein, font aux autres plaisance,
 L'antre invite à repos, l'eau chatouille à sa danse,
 L'arc vouûté affranchit de maints coups outrageux,
 L'ombre mollet distille au cœur l'air gracieux,
 Les feux quintessencés tuent mainte nuisance.
 Mais las ! contre moi seul ont juré défiance
 Émail, feuillard, pré, air, antre, eau, arc, ombre, feux.
 Si du mal souverain je suis la butte unique,
 Si du souverain bien m'amie est la boutique,
 Comme pourrais-je unir ces deux extrémités ?
 Cupidon si tu veux cet énigme dissoudre,
 Tu sois mon Apollon, et ton bras lance-poudre
 De l'un et de l'autre arc puisse outrer nos côtés.

Texte original

*Le printanier email, le feuillart ombrageus,
 Le pré vert, l'air serain, font aus autres plaisance
 L'antre inuite à repos, Leau chatouille à sa danse,
 L'arc vouté afranchit de meins cous outrageus,
 L'ombre molet distille au cœur l'air gratieus,
 Les feus quintessensés tuent mainte nuisance.
 Mais las! contre moi seul ont iuré defiance
 Email, feuillar, pré, air, antre, eau, arc, ombre, feus.
 Si du mal souuerain ie suis la bute vnique,
 Si du souuerain bien m'amie est la boutique,
 Comme pourroi ie vnir ces deus extremités ?
 Cupidon si tu veus cet enigme dissoudre,
 Tu sois mon Apollon, & ton bras lance-poudre
 De l'vn & de l'autre arc puisse outrer nos côtés.*

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours, La Marguerite*, livre I, p. 776 [recollection : 14 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f9>

Texte modernisé

LE tiède flair des Lauriers verdissants,
 Et Veaux marins, l'orage au loin repousse,
 Quand Jupiter d'une horrible secousse
 Brandit ses dards en pointe rougissants.

L'Inde animal perd la crainte, et le sens,
 Quand plein de rage il s'enfle, et se courrouce :
 Et puis revient à sa nature douce,
 Au seul regard des Béliers impuissants.

Les fiers Taureaux près des bas Caprifices
 Deviennent cois, sans autres artifices :
 S'appriivoisant au gré des Pastoureaux.

Mais las ! mon feu, mon ire, mon cours vite,
 Vif, âpre, long, par chaud, par fiel, par fuite,
 Passe, assaut, vainc, Foudre, Éléphants, Taureaux.

Texte original

LE *tiède* flair des Lauriers verdissants,
 Et *Veaus* marins, l'orage au loing repousse,
 Quand *Iupiter* d'*vne* horrible secousse
 Brandit ses dardz en pointe rougissans.

L'*Inde* animal perd la crainte, & le sens,
 Quand plein de rage il s'enfle, & se courrouse :
 Et puis *reuient* à sa nature douce,
 Au seul regard des *Beliers* impuissans.

Les fiers *Toreaus* prez des bas Caprifices
Deuiennent coys, sans autres artifices :
 S'*apriuoy*santz au gré des Pastoreaus.

Mais *las!* mon feu, mon ire, mon cours vite,
 Vif, *aspre*, long, par chaud, par fiel, par fuite,
 Passe, assaut, vainc, Foudre, *Elephantz*, *Toreaus*.

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours, La Marguerite*, livre II, p. 843 [recollection : 14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f76>>

Texte modernisé

LE jeune Cerf navré d'une blessure fraîche,
Devançant les Veneurs porte son trait meurtrier :
Et l'Oiseau de sa fin Chantre, Augure, et Courrier,
Alléch  de ses chants le trépas même all che.

En Juin la verte fleur devient et morte, et sèche :
La fontaine ruisselle   son bord nourricier,
Le froidureux Serpent vit dans son chaud brasier,
Et la parole fuit plus vite qu'une flèche.

Ainsi tout Amoureux, et cent maux endurant,
Fuyard, plaintif, sec, moite, embrasé, murmurant,
Je cours, chante, fanis, écoule, ards, et murmure.

Je traîne, dis, ressens, jette, chéris, reçois,
Garrot, accord, langueur, onde, flamme, murmure,
En Cerf, Cygne, fleuron, eau, Salamandre, et voix.

Texte original

LE ieune Cerf naur  d'vne blessure freche,
Deuan ant les Veneurs porte son trait meurtrier :
Et l'Oyseau de sa fin Chantre, Augure, & Courrier,
Allech  de ses chantz le trespas mesme alleche.

En Iuin la verte fleur deuient & morte, & seche :
La fontaine ruisselle   son bord nourrissier,
Le froidureus Serpent vit dans son chaud brasier,
Et la parolle fuit plus viste qu'vne fleche.

Ainsi tout Amoureux, & cent maus endurant,
Fuyard, plaintif, sec, moiste, embrasé, murmurant,
Ie cours, chante, fanis, escoule, ardz, & murmure.

Ie traîne, dy, ressens, iette, chery, reçois,
Garrot, acord, langueur, onde, flamme, murmure,
En Cerf, Cygne, fleuron, eau, Salemandre, & voix.

Jean de LA JESSÉE, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours, La Marguerite*, livre II, p. 871 [recollection : 14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f104>>

Texte modernisé

QUE n'ai-je les accords du Cygne de Florence !
 En los je vous ferais sa Nymphé égaliser :
 Je vous ferais encor d'âge en âge priser,
 Ainsi qu'un Vendômois, parmi toute la France.
 Cil qui naît dans Venise, et dès sa tendre enfance
 Se vit ici conduire, et naturaliser,
 Ne saurait mieux que moi vous immortaliser :
 Non le Harpeur d'Anjou, témoin de sa souffrance.
 Ore mon tard destin me montre après ceux-ci !
 Ne pouvant toutefois vous postposer ici
 À Laure, et à Cassandre, à Francine, et l'Olive.
 Si donc j'ai quelque honneur, c'est par vous que je l'ai :
 Vous dis-je qui serez d'une ardeur plus naïve
 Mon Pétrarque, et Ronsard, mon Baïf, et Bellay.

Texte original

QVE n'ay-ie les accordz du Cygne de Florance !
 En los ie vous fairois sa Nymphé esgaliser :
 Ie vous fairois encor d'age en age priser,
 Ainsi qu'un Vandomoys, parmy toute la France.
 Cil qui nay dans Venise, & des sa tendre enfance
 Se vid icy conduire, & naturaliser,
 Ne sçauroit mieus que moy vous immortaliser :
 Non le Harpeur d'Anjou, tesmoing de sa souffrance.
 Ore mon tard destin me monstre aprez ceus-cy !
 Ne pouuant toutesfois vous postposer icy
 A Laure, & à Cassandre, à Francine, & l'Oliue.
 Si donc i'ay quelque honneur, c'est par vous que ie l'ay:
 Vous dy-ie qui serez d'une ardeur plus naïue
 Mon Petrarque, & Ronsard, mon Bayf, & Bellay.

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, tome III, *Les Amours, La Marguerite*, Livre II, p. 879 [recollection : 14 > 1-10].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f112>

Texte modernisé

ET des plus beaux cheveux qu'Amour saurait élire,
 Pour surprendre nos cœurs dans leurs filets retors :
 Et du front le plus beau montrant mille trésors,
 Ains l'honneur de ce Dieu, son siège, et son Empire.

Et des yeux les plus beaux qu'on vit jamais reluire,
 Pour attirer, et forcer, les moins doux, et plus forts :
 Et du sein le plus beau qui repousse au dehors
 Un double mont poli d'Albâtre, ou de Porphyre.

Et des plus belles mains qui pourraient arrêter
 Quelque Turc, ou Gélon : Amour me vint dompter,
 Aussitôt que je vis ma Dame si accorte.

Même afin d'agrandir son pouvoir surhumain,
 Depuis ce temps il veut qu'empreints au cœur je porte
 Son poil, son front, son œil, sa poitrine, et sa main.

Texte original

*Et des plus beaux cheueus qu'Amour sçauroit eslire,
 Pour surprendre noz cœurs dans leurs filetz retors:
 Et du front le plus beau monstrant mille tresors,
 Ains l'honneur de ce Dieu, son siege, & son Empire.*

*Et des yeus les plus beaux qu'on vid iamais reluire,
 Pour attirer, & forçer, les moins dous, & plus fors:
 Et du sein le plus beau qui repousse au dehors
 Vn double mont poly d'Albastre, ou de Porphire.*

*Et des plus belles mains qui pourroyent arrester
 Quelque Turc, ou Gelon: Amour me vint donter,
 Aussi tost que ie vy ma Dame si acorte.*

*Mesme à fin d'agrandir son pouuoir sur-humain,
 Depuis ce tempz il veut qu'empraintz au cœur ie porte
 Son poil, son front, son œil, sa poitrine, & sa main.*

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours, La Sévère*, livre I, p. 1116 [recollection : 13-14 > 1-11].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f349>>

Texte modernisé

QUAND ce fâcheux Héros, ce superbe Ésonide,
Gagna le Bélier d'or, il fit trop méchamment
Lorsqu'ingrat à sa Dame il faussa son serment :
Et lâche diffama le champ Grec, et Colchide.

Quand ce fin Athénois, ce dédaigneux Égide,
Tua l'Homme-taureau, fier Monstre véhément,
Il trompa sa Maîtresse : et comme un faux Amant
L'abandonna sans garde, et sans aide, et sans guide.

Quand ce Troyen banni, ce Duc mal renommé,
Fit semblant d'aimer moins, lorsqu'il fut plus aimé :
En traître il délaissa sa Reine forcenée.

Moi je montre comment sans dol, sans prix, sans don,
Si tu n'es point Médée, Ariane, Didon,
Je ne serai Jason, ni Thésé, ni Énée.

Texte original

*QVAND ce facheus Heros, ce superbe Æsonide,
Gaigna le Belier d'or, il fit trop méchamment
Lors qu'ingrat à sa Dame il faussa son serment :
Et lache diffama le champ Grec, & Colchide.*

*Quand ce fin Athenois, ce desdaigneus Ægide,
Tua l'Homme-toreau, fier Monstre vehemant,
Il trompa sa Maistresse : & comme vn faus Amant
L'abandonna sans garde, & sans ayde, & sans guide.*

*Quand ce Troyen banny, ce Duc mal renommé,
Fit semblant d'aymer moins, lors qu'il fut plus aymé :
En traistre il delaissa sa Royne forcenée.*

*Moy ie montre comment sans dol, sans prix, sans don,
Si tu n'es point Medée, Ariadne, Didon,
Ie ne seray Iason, ni Thesé, ni Ænée.*

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Pérrier, 1583, *Pasithée*, sonnet LXIII, p. 128 [recollection : 14 > 9-12].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f144>

Texte modernisé

Si ma plume pouvait mon courage égaler,
 Jamais, Laure, Cassandre, Hippolyte, Oriane,
 Corinne, Briséis, Artémis, Luciane,
 N'ont vu si hautement leur mémoire voler,
 Ni celle dont l'Égypte encore veut parler,
 Ni la Grecque aux beaux yeux, Lise, ou Émiliane,
 Pallas, Vénus, Junon et la chaste Diane,
 Ayant voulu en toi leurs grâces étaler.
 Pallas te fit présent de sa science infuse,
 Vénus de sa beauté, Junon ne te refuse
 Ses plus riches valeurs, et Diane a vêtu
 Ton Corps de tout l'honneur heureusement en elle,
 Si que je te dirais des Grâces la plus belle,
 En savoir, en beauté, en biens, et en vertu.

Texte original

*Si ma plume pouuoit mon courage esgaller,
 Iamais, Laure, Cassandre, Hippolite, Oriane
 Corinne, Briseis, Artemis, Luciane,
 N'ont veu si haultement leur memoire voller
 Ny celle donc Lægipte encores veult parler,
 Ny la Grecque aux beaux yeux, Lize, ou Æmiliane,
 Pallas, Venus, Iunon & la chaste Diane,
 Ayant voulu en toy leurs graces estaller.
 Pallas te fist present de sa science infuse,
 Venus de sa beauté, Iunon ne te reffuse,
 Ses plus riches valleurs, & Diane à vestu,
 Ton Corps de tout l'honneur heureusement en elle.
 Si que ie te dirois des Graces la plus belle,
 En scauoir, en beauté, en biens, & en vertu.*

CORNU, Pierre de, *Les Œuvres poétiques*, Lyon, Jean Huguetan, 1583, *Le premier livre des Amours*, sonnet V, p. 3 [recollection : 12-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79115w/f20>>

Texte modernisé

Les cheveux ondelés de ta tresse crêpée,
 L'ivoire blanchissant de ton front spacieux,
 Les cercles ébénins qui voisent tes yeux,
 Et le beau vermillon de ta joue pourprée :
 Le corail respirant de ta bouche sucrée,
 L'albâtre contourné de ton col douxereux,
 Les coteaux élevés de tes tétins neigeux,
 Qui rendent proprement ta poitrine voûtée,
 Ont appâté mon cœur d'une telle façon,
 Que plutôt je perdrai ma rime et ma chanson,
 Et le souffle sacré de ma fureur divine,
 Que je mette en oubli ton front, et tes cheveux,
 Ta joue, ton menton, tes sourcils, et tes yeux,
 Ta bouche, tes tétins, ton col, et ta poitrine.

Texte original

*Les cheueux ondelez de ta tresse crespée,
 L'yuoire blanchissant de ton front spatieux,
 Les cercles ebenins qui voisent tes yeux,
 Et le beau vermeillon de ta iouë pourprée:
 Le corail respirant de ta bouche sucrée,
 L'albastre contourné de ton col douxereux,
 Les coustaus esleuez de tes tetins neigeux,
 Qui rendent proprement ta poitrine voutée,
 Ont apasté mon cœur d'une telle façon,
 Que plustost ie perdrai ma rime & ma chanson,
 Et le soufle sacré de ma fureur diuine,
 Que ie mette en oubli ton front, & tes cheueux,
 Ta iouë, ton menton, tes sourcils, & tes yeux,
 Ta bouche, tes tetins, ton col, & ta poitrine.*

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *L'Orbecc-Oronte*,
 dédication, f° 127v° [recollection : 10, 14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f279>>

Texte modernisé

À très héroïque Prince, Monseigneur le Duc de Guyse.

LE ruisseau chamarrant le vert habit d'un preau
 Fait du père Océan la mémoire renaître :
 En notre Esprit record un Astre fait remettre
 Le Soleil, Empereur de l'étoilé Château :
 Le monstre terrassé sert d'arre et d'écriteau
 Publiant les valeurs du tu'-Géant adextre :
 Un triomphant Laurier enté dans quelque dextre
 Ne laisse dormir Mars au Léthéan tombeau.
 Mon Tragique Échafaud fait jouer sur ma terre
 Le ruisseau, l'astre, monstre, et le Laurier de guerre :
 Tu en es Océan, Soleil, tu'-Géant, Mars.
 Donc, Mars, Hercul', Titan, et Neptun' de nos armes,
 Reçois pour digne prix de tes Martiaux arts,
 Ces tiens Laurier, monstre, astre, et ruisseau dans mes carmes.

Texte original

A tres-heroïque Prince, Monseigneur le Duc de Guyse.

LE ruisseau chamarrant le vert habit d'vn preau
 Fait du pere Ocean la memoire renaitre:
 En notre Esprit record vn Astre fait remettre
 Le Soleil, Empereur de l'etoilé Chateau:
 Le monstre terrassé sert d'arre & d'ecriteau
 Publiant les valeurs du tu-Geant adextre:
 Vn trionfant Laurier anté dans quelque dextre
 Ne laisse dormir Mars au Lethean tumbeau.
 Mon Tragique Echaufaut fait iouer sur ma terre
 Le ruisseau, l'astre, monstre, et le Laurier de guerre:
 Tu en es Ocean, Soleil, tu-Geant, Mars.
 Donc, Mars, Hercul, Titan, et Neptun de nos armes,
 Reçois pour digne pris de tes Martiaus arts,
 Ces tiens Laurier, monstre, astre, & ruisseau dans mes carmes.

DU BUYS, Guillaume, *Les Œuvres de Guillaume Du Buys*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *Divers Sonnets*, XCVII, f° 189r° [recollection : 13-14 > 1-8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72567j/f388>

Texte modernisé

Comme on ne compte point les roses printanières,
 Les raisins en automne, et les grains en été,
 Les glaçons en hiver, qui le cours arrêté,
 Rendent souvent des flots ès coulantes rivières :
 Comme on ne compte point les peines journalières,
 Dont l'avare se plaît à être tourmenté,
 Et moins les vains pensers d'un cerveau éventé
 Qui, après les fourneaux, se grille les paupières :
 Aussi ne saurait-on vous avoir raconté
 L'ennui que nous avons, à bon droit supporté
 Durant votre voyage et bien fâcheuse absence :
 Qu'on compte, donc, plutôt, PRÉLAT, ces pensers vains,
 Peines, raisins, glaçons, roses avec les grains,
 Que perdre un si long temps votre chère présence.

Texte original

Comme on ne compte point les roses printannieres,
 Les raisins en automne, & les grains en esté,
 Les glaçons en hyuer, qui le cours arresté,
 Rendent souuent des flots es coulantes riuieres:
 Comme on ne compte point les peines iournalieres,
 Dont l'auare se plaist à estre tourmenté,
 Et moins les vains pensers d'un cerueau esuenté
 Qui, apres les forneaux, se grille les paupieres:
 Aussi ne scauroit on vous auoir raconté
 L'ennuy que nous auons, à bon droit supporté
 Durant vostre voyage & bien fascheuse absence:
 Qu'on compte, doncq, plustost, PRELAT, ces pensers vains,
 Peines, raisins, glaçons, roses avecq les grains,
 Que perdre vn si long temps vostre chere présence.

HABERT, Isaac, *Les trois livres des météores*, Paris, Jean Richer, 1585, Seconde partie, *Amours*, « Sur les beautés de sa maîtresse », XII, f° 24v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704742/f193>

Texte modernisé

J'admire l'or ondé de ton chef frisé,
 Ton beau front relevé que la neige colore,
 Ton teint blanc et vermeil qui fait honte à l'Aurore,
 Ta beauté seul objet de mon œil enchanté.

Cette vertu j'admire et cette chasteté,
 Ce corail soupirant qui ton parler décore,
 Et ce Soleil jumeau qui le monde redore
 Et les Cieux tournoyants de sa belle clarté.

Les Amours de tes yeux, de ton sein les Charites
 Ont tes traits, tes regards et tes beautés écrites
 Tellement dans mon cœur, que de nuit et de jour

Au poil, au front, au teint, à la bouche je pense,
 Aux yeux qui dessus moi versent leur influence,
 De ces divins pensers je suis nourri d'Amour.

Texte original

*J'admire l'or ondé de ton chef frisé,
 Ton beau front relevé que la neige colore,
 Ton teint blanc & vermeil qui fait honte à l'Aurore,
 Ta beauté seul objet de mon œil enchanté.*

*Ceste vertu i'admire & ceste chasteté,
 Ce corail soupirant qui ton parler décore,
 Et ce Soleil jumeau qui le monde redore
 Et les Cieux tournoians de sa belle clarté.*

*Les Amours de tes yeus, de ton sein les Charites
 Ont tes traits, tes regards & tes beautez escrites
 Tellement dans mon cueur, que de nuit & de iour*

*Au poil, au front, au teint, à la bouche ie pense,
 Aus yeus qui dessus moy versent leur influence,
 De ces diuins pensers ie suis nourri d'Amour.*

1587

CHANDIEU, Antoine de, *De l'inconstance et vanité du monde*, in *Les Cantiques du Sieur de Valagre*, Paris, Mathieu Guillemot, 1587, XXXVIII, f° 80r° [recollection : 8 > 1-6].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521638r/f259>>

Texte modernisé

Le beau du monde s'efface
Soudain comme un vent qui passe :
Soudain comme on voit la fleur
Sans sa première couleur :
Soudain comme une onde fuit
Devant l'autre qui la suit.
Qu'est-ce doncques que le monde ?
Du vent, une fleur, une onde.

Texte original

*Le beau du monde s'efface
Soudain comme vn vent qui passe:
Soudain comme on void la fleur
Sans sa premiere couleur:
Soudain comme vne onde fuit
Devant l'autre qui la suit.
Qu'est-ce doncques que le monde?
Du vent, vne fleur, vne onde.*

[_↑_](#)

CHANDIEU, Antoine de, *De l'inconstance et vanité du monde*, in *Les Cantiques du Sieur de Valagre*, Paris, Mathieu Guillemot, 1587, XXXIV, f° 81r° [recollection : 8 > 3-6].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521638r/f261>

Texte modernisé

Le monde est un jardin : ses plaisirs sont ses fleurs,
 De belles y en a, et y en a plusieurs.
 Le lis épanoui sa blancheur y présente :
 La rose y flaire bon, l'œillet veut qu'on le sente :
 Et la fleur du souci y est fort avancée :
 La violette y croît, et la pensée aussi
 Mais la mort est l'hiver, qui rend soudain transi
 Lis, Rose, œillet, souci, violette et pensée.

Texte original

*Le monde est vn iardin: ses plaisirs sont ses fleurs,
 De belles y en a, & y en a plusieurs.
 Le lis espanouy sa blancheur y presente:
 La rose y flaire bon, l'œillet veut qu'on le sente:
 Et la fleur du soucy y est fort auancee:
 La violette y croist, & la pensee aussi
 Mais la mort est l'hiuer, qui rend soudain transi
 Lis, Rose, œillet, soucy, violette & pensee.*

VERMEIL, Abraham de, *Seconde parties des Muses françaises ralliées*, Paris, Matthieu Guillemot, 1600, p. 254 [recollection : 9 > 3-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510328r/f262>>

Texte modernisé

BELLE, je sers vos yeux et vos cheveux dorés,
 Mais un autre, ô rigueur, va moissonnant ma peine,
 Ainsi mais non pour soi l'agneau porte la laine,
 Ainsi mais non pour soi l'abeille fait ses rais,
 Ainsi mais non pour soi le bœuf fend les guérets,
 Ainsi mais non pour soi le chien brosse la plaine,
 Ainsi mais non pour soi le cheval fond de peine,
 Et le forçat ainsi fend les flots azurés.
 Ô brebis, mouches, bœufs, chiens, chevaux et forçaires,
 N'avez-vous point sujet de plaindre vos misères,
 Lainant, ruchant, gagnant, chassant, portant, ramant ?
 Si avez pour certain, mais las ! en votre tâche
 Vous avez du repos, et je sers sans relâche,
 En servant vous vivez, et je meurs en servant.

Texte original

BELLE, ie sers voz yeux & voz cheueux dorez,
 Mais vn autre, ô rigueur, va moissonnant ma peine,
 Ainsi mais non pour soi l'aigneau porte la laine,
 Ainsi mais non pour soi l'abeille fait ses rais,
 Ainsi mais non pour soi le bœuf fend les guerets,
 Ainsi mais non pour soi le chien brosse la plaine,
 Ainsi mais non pour soi le cheual fond de peine,
 Et le forçat ainsi fend les flots azurez.
 O brebis, mouches, bœufs, chiens, cheuaux & forçaires,
 N'avez-vous point suiet de plaindre voz miseres,
 Lainant, ruchant, gaignant, chassant, portant, ramant?
 Si auez pour certain, mais las! en vostre tasche
 Vous auez du repos, & ie sers sans relasche,
 En seruant vous viuez, & ie meurs en seruant.

VATEL, Jean, *Le premier livre des Mélanges*, Paris, Mamert Patisson, 1601, f° 36r°
[recollection : 12-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54536255/f76>>

Texte modernisé

J'Aime l'oiseau qui fait son plaisant deuil entendre,
Alors que le Printemps fait éclore les fleurs :
J'aime encore celui qui répand les douceurs
De son funèbre chant sur les eaux de Méandre.
J'aime l'unique oiseau qui renaît de sa cendre,
Des Colombes aussi me plaisent les ardeurs,
Et les feux amoureux qui vont brûlant leurs cœurs,
En ce mois où l'amour d'amour nous vient surprendre.
Mais je suis tant épris de la rare beauté
D'un Merle solitaire, à qui la liberté
A été du maillot au maillot asservie :
Que du gai Rossignol, et du Cygne à son tour,
De l'inconnu Phénix, et Colombes j'oublie
Le chant et la beauté, la merveille et l'amour.

Texte original

*J'Aime l'oiseau qui fait son plaisant dueil entendre,
Alors que le Printemps fait esclorre les fleurs:
I'aime encore celuy qui respand les douceurs
De son funebre chant sur les eaux de Meandre.
J'aime l'vnique oiseau qui renaist de sa cendre,
Des Colombes aussi me plaisent les ardeurs,
Et les feux amoureux qui vont bruslant leurs cœurs,
En ce mois où l'amour d'amour nous vient surprendre.
Mais ie suis tant épris de la rare beauté
D'vn Merle solitaire, à qui la liberté
A esté du maillot au maillot asseruie:
Que du gay Rossignol, & du Cygne à son tour,
De l'inconnu Phenix, & Coulombes i'oublie
Le chant & la beauté, la merueille & l'amour.*

NERVÈZE, Antoine de, *Les Essais poétiques*, Poitiers, François Lucas, 1605, Sonnets, 'LXXIX', p. '45' [recollection : 12-13 > 1-10].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510526m/f65>>

Texte modernisé

Je vous perds beaux cheveux en crêpillons épars,
 Amoureux labyrinthe où se perdent les âmes,
 Je vous perds, ô beaux yeux, qui remplissez de flammes
 Les cœurs que vous blessez avecque vos regards :
 Je vous perds, belle bouche, où sont de toutes parts
 Les roses, les œillets, heureux printemps des Dames,
 Je vous perds, belle gorge, où sont les belles trames,
 Qui trament aux mortels mille amoureux hasards.
 Je vous perds, belle main, où Amour tient ses armes,
 Dont les coups font sortir et du sang et des larmes,
 Je vous perds doux objets que mon âme chérit :
 Adieu donc beaux cheveux, beaux yeux et belle bouche,
 Adieu gorge, adieu main, qui jusqu'au cœur me touche,
 Je vous perds bien du corps, mais non pas de l'esprit.

Texte original

*Je vous perds beaux cheueux en crespillons espars,
 Amoureux labirinth' ou se perdent les ames
 Je vous perds, o beaux yeux, qui remplissez de flames
 Les cœurs que vous blessez avecque vos regards:
 Je vous perds, belle bouche, ou sont de toutes partz
 Les roses, les œillets, heureux printemps des Dames,
 Je vous perds, belle gorge, ou sont les belles trames,
 Qui trament aux mortels mille amoureux hazards.
 Je vous perds, belle main, ou Amour tient ses armes,
 Dont les coups font sortir & du sang & des larmes,
 Je vous perds doux objetz que mon ame cherit:
 Adieu donc beaux cheueux, beaux yeux & belle bouche
 Adieu gorge, Adieu main, qui iusq'au cœur me touche,
 Je vous perds bien du corps, mais non pas de l'esprit.*

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julien Thoreau, 1618, *Les Odes*, Livre I, ode XIV, f° 115v° [recollection : 12 > 1-8].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f254>

Texte modernisé

LE Ciel n'a point tant de flambeaux
 Qui jour et nuit nous illuminent,
 Tant de peuples les bleues eaux
 Qui sans pieds hardiment cheminent,
 Tant de fleurs le gai renouveau,
 Tant d'oiseaux la haute contrée,
 Tant de sons le bi-front coupeau,
 Tant de troupeaux la jeune prée :
 Que ma Floride arme en ces lieux
 De beautés qui me font la guerre,
 Car elle porte dans ses yeux
 Le Ciel, l'onde salse, et la terre.

Texte original

LE Ciel n'a point tant de flambeaux
 Qui iour & nuict nous illuminent,
 Tant de peuples les bleues eaux
 Qui sans pieds hardiment cheminent,
 Tant de fleurs le gay renouueau,
 Tant d'oiseaux la haute contrée,
 Tant de sons le bi-front coupeau,
 Tant de troupeaux la ieune prée:
 Que ma Floride arme en ces lieux
 De beautez qui me font la guerre,
 Car elle porte dans ses yeux
 Le Ciel, l'onde salse, & la terre.

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Premier Alphabet, « Veille d'une nuit », Q, p. 19 [recollection : 13-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f23>>

Texte modernisé

P Our vous mes Satyreaux en la peine je suis
 Où vous me pouvez voir : et pour vous Nymphelettes
 Aux beaux yeux, aux beaux doigts, aux tresses blondelettes,
 Je n'appréhende point d'endurer ces ennuis :

Pour vous dieux fonteniers aux rafraîchissants muids,
 Pour vous sources encore aux eaux argentelettes,
 Pour vous prés émaillés de mille violettes,
 Et pour vous belles fleurs je passe ainsi ces nuits.

C'est pour tant seulement avec vous deviser
 Au frais de cette nuit, c'est pour vous courtiser,
 C'est pour de mon pouvoir fouler vos rives nettes,

C'est pour sans nul danger me laver en vos eaux,
 Pour vaguer dessus vous, pour m'orner : Satyreaux,
 Nymphes, dieux fonteniers, sources, prés et fleurettes.

Texte original

P Our vous mes Satyreaux en la peine ie suis
 Où vous me pouués voir: & pour vous Nymphelettes
 Aus beaus yeux, aus beaus dois, aus tresses blondeletes,
 Ie n'apprehende point d'endurer ces ennuis :

Pour vous dieux fonteniers aux rafraichissans muis,
 Pour vous sources encor aux eaux argentelettes,
 Pour vous prez esmaillez de mille violettes,
 Et pour vous belles fleurs ie passe ainsi ces nuicts.

C'est pour tant seulement avec vous deuiser
 Au frais de ceste nuict, c'est pour vous courtiser,
 C'est pour de mon pouuoir fouler vos riues nettes,

C'est pour sans nul danger me lauer en vos eaux,
 Pour vaguer dessus vous, pour m'orner: Satyreaux,
 Nymphes, dieux fonteniers, sources, prez & fleurettes.

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Second Alphabet, « Voyage », T, p. 32 [recollection : 12-13 > 1-11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f36>

Texte modernisé

PAr mon chemin, ou que la pluie épaisse
 Mouille sans fin, sans fin noye mon dos,
 Ou qu'égare je me regarde enclos
 Deçà delà d'un vallon qui se baisse :
 Ou de l'hiver, la rigueur, la rudesse
 Gèle mon sang, mes moelles, mes os,
 Lorsque la bise au souffle bien dispos
 Le nez, les yeux, les oreilles me fesse :
 Ou bien qu'un fleuve à son ravineux cours,
 Ou qu'un rocher domicile des ours
 Offre à mes pas son passage effroyable :
 J'ai méprisé la pluie, le val creux,
 Le froid, les eaux, le rocher dangereux
 Au souvenir d'un visage agréable.

Texte original

P*Ar mon chemin, ou que la pluye espaisse*
Mouille sans fin, sans fin noye mon dos,
Ou qu'esgaré ie me regarde enclos
Deçà delà d'vn vallon qui se baisse :
 Ou de l'hyuer, la rigueur, la rudesse
Gele mon sang, mes moëllles, mes os,
Lors que la bize au souffle bien dispos
Le nez, les yeux, les oreilles me fesse :
 Ou bien qu'vn fleuue à son rauineux cours,
Ou qu'vn rocher domicile des ours
Offre à mes pas son passage effroyable :
 I'ay mesprisé la pluye, le val creux,
Le froid, les eaux, le rocher dangereux
Au souuenir d'vn visage aggreable.

LOPE de VEGA, Felix, traduit par DENISOT, Nicolas, *Les Délices de la vie pastorale de l'Arcadie*, Lyon, Pierre Rigaud, 1622, Premier livre, « Sonnet sur les beautés d'une bergère », p. 41 [recollection : 13-14 > 1-8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f36>>

Texte modernisé

Tous les ruisseaux ouverts, du cristal de Borée,
 Sur les plus hauts rochers n'ont pas tant de splendeur,
 L'Ébène élaboré n'a pas tant de noirceur,
 Ni l'or purifié la couleur si dorée :
 Le plus beau lin n'a pas de fleur si azurée,
 Le pourpre Tyrien de si rouge couleur,
 L'Ambre odoriférant n'a pas tant de douceur,
 Ni les perles de prix de blancheur si lustrée :
 Que le front, les sourcils, les cheveux, et les yeux,
 Que la bouche, l'haleine, et les dents d'Isabelle
 Dont l'objet désirable est l'abrégé des Cieux.
 Toute beauté lui cède et mêmes auprès d'elle,
 Il n'est point de cristal, ni d'Ébène, ni d'or,
 De lin, de pourpre, d'ambre, et de perles encor.

Texte original

Tous les ruyssaus ouuers, du cristal de Boree,
 Sur les plus hauts rochers n'ont pas tant de splendeur,
 L'Ebene elabouré n'a pas tant de noirceur,
 Ni l'or purifié la couleur si doree:
 Le plus beau lin n'a pas de fleur si azuree,
 Le pourpre Tirien de si rouge couleur,
 L'Ambre odoriferant n'a pas tant de douceur,
 Ni les perles de pris de blancheur si lustree:
 Que le front, les sourcils, les cheueus, & les yeus,
 Que la bouche, l'haleine, & les dents d'Isabelle
 Dont l'obiet desirable est l'abregé des Cieux.
 Toute beauté luy cede & mesme aupres d'elle,
 Il n'est point de cristal, ni d'Ebene, ni d'or,
 De lin, de pourpre, d'ambre, & de perles encor.